



Extrait du Décharge

<http://www.dechargelarevue.com/De-la-jeunesse-des-voix-a-venir.html>

A propos de Décharge 175

De la jeunesse des voix à venir

- Le Magnum - Repérage -

Date de mise en ligne : samedi 7 octobre 2017

Copyright © Décharge - Tous droits réservés

Poète, Michel Lamart aime à se mêler aux discussions du jour, voire à les lancer, - et toujours la poésie au cœur. Dans *Décharge* 168, il répondait à la question *Qu'attendez-vous des poètes ?*, et tenait *la Chronique du Furet* en s'interrogeant : *Poésie, chanson, même amour ?* Egalement présent par des poèmes dans *Décharge* 166 avec ces extraits de son recueil inédit : *Réverbères, lanternes et autres feux*. Aujourd'hui, il nous envoie ses impressions de lecteur, à réception du *Décharge* 175, reçu il y a moins d'un mois.

Numéro qui a déjà suscité pas mal d'intérêts : recensement sur le site [C'est bien parce que c'est vous](#), avec une mention spéciale pour un poème de **Patrick Argenté**, reproduit dans son intégralité par **Patrice Maltaverne**. Et, plus exceptionnel, extraits des dossiers sur Philippe Jaffaux, Françoise Clédat, Durs Grünbein, et de la chronique régulière de James Sacré, reproduits sur [Poezibao](#) comme sur le [Flotoir](#) de **Florence Trocmé**.

La lettre de Michel Lamart (28 septembre 2017) :

Pour reprendre la métaphore d'Yves Namur [1], j'ai dévoré le dernier *Décharge* en entier et d'une traite en allant à la fête de *l'Huma*. On est révolutionnaire ou on ne l'est pas ! Et, pour moi, le discours poétique est le seul apte non à « changer la vie » mais à changer de langue pour aller dans le sens de la vie - ou n'être pas... Et une fois de plus le miracle (sic) a eu lieu. D'abord, bravo pour l'iconographie. On ne dira jamais assez combien la peinture et la poésie avancent d'un même pas (*Ut pictura poesis*) hésitant. Une réflexion sur les choix picturaux de cette (indispensable) revue reste à mener. C'est une tonalité et une orientation qui sont en jeu : bref ! une défense et illustration d'une poéticité (sic) liée à l'image. À méditer.

Tout ne m'a pas intéressé, bien sûr, dans ce numéro. Les choix des revuistes sont subjectifs - heureusement ! - et ils défendent des conceptions parfois critiquables du poème et de la poésie actuelle. Ces choix, il n'empêche, ouvrent une palette suffisamment large pour tenir le lecteur informé de ce qui se passe de vivant dans cette écume littéraire que Lionel Ray appelle « la vieille dame ». Le choix de *Décharge*, c'est, d'avantage que l'avant-garde, la jeunesse des voix à venir. Bon. Il y a à boire et à manger.

Mon choix à moi, lecteur critique, est clair.

D'abord **Philippe Jaffaux** et sa conception du hasard (« Hasart »). Le sujet est pertinent. Au moins depuis Mallarmé. Jaffaux rend compte d'une oeuvre qui s'élabore d'elle-même (« Si je m'affranchis, un tant soit peu, de mes intentions et de mes choix, mes textes parviennent, plus facilement, à s'écrire d'eux-mêmes sans que je fasse vraiment usage de ma volonté. ») et dépend d'une « écriture aléatoire » sans être automatique pour autant. Toute écriture relève de la sérendipité et « devient un processus magique ». André Dhôtel ne dit pas autre chose dans *La Littérature et le hasard* (Fata Morgana). Cette mise au point est nécessaire et cloue le bec aux apprentis poètes qui croient naïvement tout maîtriser dans l'acte d'écrire. La référence à Pollock, bien venue, remet au goût du jour le *coup de dé* mallarméen. Bravo Jaffaux : « oublier notre ego », n'est-ce pas ce qu'il faut clamer haut et fort pour enfin revenir au poème et sortir de l'impasse nombriliste afin d'accéder à l'universel !

Ensuite, **Gérard Cléry**. D'abord parce qu'il préfère le tu au je. Ensuite, parce qu'il historicise le matériau poétique en le faisant sortir de l'ornière « poésie de circonstance » (toute poésie est forcément de circonstance dès lors qu'elle correspond à une intention - le *vouloir dire* plutôt que le dire intransitif, sans

autre volonté que faire advenir un texte englué dans l'illusion d'une expérience rendue unique du réel par la subjectivité). Sa clause en dit long : « tu viens d'un peu parler avant d'être rayé du rôle d'équipage d'aller demain sans carte ni boussole à travers les territoires aveuglés du silence ». Pour Cléry, le « tu n'as rien dit » vaut le « tu as dit » qui sanctuarise la parole poétique. Cléry nous dit que la poésie a aussi à voir avec ce qui est tu... Autre champ à explorer.

Je ne dirai rien de **Patrick Argenté** avec qui je suis souvent en accord. Sauf quand il s'égare : le monde, ce n'est pas du cinéma. Trop d'écrans déjà dans cette société : pourquoi en rajouter ? Ce n'est pas parce que le monde ne « va pas de soi » qu'il faut revenir au mythe de la caverne (« reflets comme/ notre vieux Platon/dirait »). D'ailleurs, l'intéressé en convient : « Il n'y a pas plus de rapport entre la poésie et la photographie qu'entre la poésie et le cinéma. Ou tout autant. » À chacun d'assumer ses contradictions. On retrouve à nouveau ici, cependant, la dialectique poésie/image.

Françoise Clédat. Ce qui m'intéresse dans son travail, c'est le rapport entre la poésie et d'autres formes artistiques. Elle est fondamentale pour mieux comprendre ce qui advient dans la poésie d'aujourd'hui après avoir saisi le roman : le recentrage sur un « je » dont on espérait avoir écarté le péril avec Rimbaud (« je est un autre »). FC nous dit : « On en revient à la petitesse de soi et à l'immense autre, aux limites de ce qu'on est à soi seul capable de concevoir, et à la conscience aiguë de n'être soi que grâce aux autres. Pour moi, essentiellement (mais non exclusivement) l'art, la littérature, la musique, qui a l'instar de la poésie, créent des formes autres et par ces formes déplacent l'intelligibilité. Les références, c'est avant tout une grâce rendue. » Soulignons-le, cet appétit pour la culture manque souvent chez les poètes d'aujourd'hui. Françoise nous dit que la poésie aussi *ça pense*. Ce n'est pas qu'un ressenti comme on dit dans les ouvrages de développement personnel. « interpréter ce que nous percevons du réel » : l'un des paris de la poésie que je partage.

Quant aux poèmes inédits, ceux de **François de Cornière** crèvent l'écran (pour faire plaisir à Patrick Argenté). Je termine avec **Durs Grünbein** qui dit l'essentiel et résume bien le contenu inconscient (?!) du numéro :

Le moi dissous,

La nature indifférente :

Bienvenue, haïku.

[1] cf : *Repérage* du 27 septembre : Dans Décharge tout est bon à manger